

NOTE sur certaines « **PAROLES DE PRISONNIERS** »

Le 17 octobre 1994

Monsieur Jean-Michel OLLE a eu accès par l'Institut d'Histoire du Temps Présent à trois textes qui me sont attribués. Ces textes font partie d'un ensemble intitulé "Paroles de Prisonniers", lesquels ont été publiés par Jean Rivain dans la livraison d'avril-juin 1941 et dans celle de juillet-septembre 1941 de *l'Unité Française*, "Cahiers d'Etudes de la Fédération des Cercles Jeune France" de Vichy. Dans une lettre adressée le 11 juillet 1994 à Olivier Mongin, Jean-Michel Ollé observe que "ces textes ne figurent pas dans la Bibliographie systématique [de P.R.] publiée par l'Université de Louvain-la-Neuve et demande : "quelle est la nature de cet oubli?". En outre il interroge Olivier Mongin, et moi-même à travers ce dernier, sur la "nécessité de remettre ces textes à la disposition des chercheurs".

Je serai bref sur le second point : le chercheur ayant eu accès à ces textes à l'Institut d'Histoire du Temps Présent, j'estime qu'ils sont déjà effectivement à la disposition des chercheurs.

Je m'expliquerai plus longuement sur le premier point, tout en me bornant à des considérations formelles, avant de me livrer plus loin à un travail plus intéressant de mémoire portant sur le fond. Quant à la forme, ma réponse comporte deux volets. Le premier concerne les textes en question, le second, d'autres textes publiés, datant de ma jeunesse, et qui ne figurent pas dans la bibliographie.

Concernant les textes lus par Jean-Michel Ollé, je déclare avoir ignoré jusqu'à ce jour leur publication à Vichy sous le titre "Paroles de Prisonniers". Quant à l'original, j'en ai perdu la trace : feuilles volantes ? journal du camp de l'Oflag IIB? Le "commandant Jean Rivain", rapatrié au plus tard au printemps 1941, s'est arrogé le droit de rapporter des camps ces "Paroles de Prisonniers", de les éditer et de les publier sans autorisation de leurs auteurs présumés et dans une publication qui n'était pas de leur choix. A cet égard un chercheur digne de ce nom ne parlerait pas d' « oubli », terme destiné à faire soupçonner une dissimulation délibérée. Je déplore cette insinuation.

En outre, les trois textes en question sont de nature différente. Celui intitulé "Le risque" a été "piqué" par Rivain dans *Confluences* (juillet 1941), revue dont j'ai ignoré jusqu'à ce jour l'existence, et qui n'était pas, selon un avis autorisé, maréchaliste; laquelle revue a « piqué » l'article dans une revue d'avant-guerre intitulée « Etre »; cet article figure dans ma bibliographie à la date de 1936 sous le sigle 1b des "Compléments" (février 1968) . Ce premier texte est donc purement et simplement extorqué et déplacé de son contexte d'origine qui n'a rien à voir avec Vichy. Ce texte, au reste, exprime une idéologie volontariste et héroïque que Vichy a pu utiliser, mais qui ne lui était pas destiné. Quant au texte intitulé "La jeunesse et le sens du service social" et portant la signature commune : Louis Estrangin et Paul Ricoeur, il m'apparaît aujourd'hui très suspect; outre qu'il sent la manipulation, je suis incapable d'y démêler ma propre contribution; ici aussi, l'insistance sur l'éthique du service, qui en est le fil conducteur, a dû convenir aux idéologues de Vichy, experts en amalgame. Seul le texte intitulé "Propagande et Culture" mérite les réflexions sur le fond auxquelles je me livre plus loin. M'en tenant pour le moment à la forme, je déclare ne pouvoir assurer que ce texte n'a été ni coupé, ni surchargé, ni en aucune façon manipulé; de toutes façons, je ne l'ai pas publié.

Deuxième partie de ma réponse : il existe d'autres textes de ma jeunesse qui ne figurent pas non plus dans ma bibliographie et que pourtant j'ai publiés au sens légal du terme auquel je me tiens ici. Ce fut dans des revues, journaux, feuilles locales de ma période de militant socialiste (Saint-Brieuc, 1933-34; Colmar, 1935-36; Lorient, 1937-39). Je ne les ai pas conservés et je ne saurais les retrouver. Seuls figurent dans ma bibliographie trois textes de 1936, 1937, 1938 parus dans "Etre", N°1, N°4, N°5. Le "chercheur" Jean-Michel Ollé, soucieux de la complétude de ma bibliographie, devrait se mettre à leur recherche, afin d'être lui aussi complet. Je dis cela avec sérieux, dans la mesure où les réflexions

touchant le fond auxquelles je vais maintenant me livrer portent précisément sur les conditions dans lesquelles un jeune militant socialiste d'avant-guerre a pu devenir un conférencier des "cercles Pétain" de son Oflag en 1940-41.

J'en viens donc à quelques considérations touchant au fond.

A supposer que le texte "Propagande et Culture" reflète fidèlement des propos tenus au plus tard au printemps 1941, il m'invite à un examen de moi-même aussi éloigné de l'auto-justification que de l'autoflagellation, et tourné vers l'acceptation de moi-même comme étant celui qui est passé par une telle phase de sa vie, de sa pensée et de son action.

Ce qui peut paraître singulier dans mon cas - bien qu'il semble avoir été celui de plusieurs de mes camarades dont le nom figure à côté du mien dans les "Paroles de Prisonniers" -, c'est que je ne venais pas du courant d'opinion que Sternhell stigmatise comme viscéralement ennemi des Lumières et de la République, mais de la gauche socialiste, antimilitariste et pacifiste. Cet engagement antérieur demande une explication préalable : orphelin de guerre, mon père ayant été tué sur le front de Champagne en 1915, j'avais été très jeune acquis à l'idée que sa mort était en vain, vu l'énorme injustice du Traité de Versailles; comme la majorité du peuple allemand, je voyais dans les entreprises diplomatiques et militaires d'Hitler, jusqu'à Munich, une juste revanche sur l'humiliation excessive infligée à l'Allemagne en 1919. En outre, participant à l'aveuglement de la gauche socialiste, j'étais de ceux qui situaient la cible "fasciste" à Paris et non à Berlin. Enfin, des pulsions non violentes, qui ressurgiront plusieurs fois au cours de ma vie, alimentaient le fond émotionnel de mes affiliations partisans. Cet engagement extrême des années 1934-9, que l'on trouverait exprimé dans les publications évoquées plus haut, constitue une des clefs du revirement dont témoignent les propos tenus juste après la défaite.

Trois moments forts s'intercalent entre mes positions d'avant-guerre et celles du début de ma captivité.

Premier moment : jeune officier de réserve très attaché à son unité de fantassins bretons, je me suis trouvé confronté, sur le front de la Marne en juin 1940, au spectacle de la déroute de nos armées ; j'ai alors ressenti comme une honte d'avoir contribué par mon choix politique antérieur à cet effondrement militaire.

Deuxième moment : vint s'ajouter la honte d'avoir choisi, dans une aube de détresse pour moi et mes hommes fourbus, isolés, encerclés, la captivité plutôt que la mort.

Troisième moment : après la prise de conscience, au début de ma captivité, de l'effondrement politique de la IIIème République, je transférai sur la République elle-même la responsabilité de la défaite dont quelques semaines plus tôt je m'étais personnellement accusé. Ce transfert, que je réprouvai ultérieurement, constitue pour moi le point aveugle de ma volte-face idéologique.

Mais ce n'est encore là que l'envers de ma nouvelle prise de position. L'endroit est celui-ci : les esquisses politiques sur l'Etat fort, le civisme viril, l'esprit de service, et la part octroyée, hélas ! , à la propagande, se comprennent aussi comme une riposte à l'auto-accusation et à l'attitude négative à l'égard des institutions de la République, qui sévissaient dans les camps. Il s'agissait précisément de ne plus gémir, mais de reconstruire. C'est ainsi que les "cercles Pétain" se sont constitués dans la marge de l'activité principale du groupe de camarades sollicités comme moi par le "commandant Rivain" (et « publiés » comme moi dans l'*Unité Française*), à savoir la mise sur pied d'une Université de captivité, sans orientation politique aucune, destinée non seulement à occuper nos camarades, mais à leur rendre confiance en eux-mêmes, à les

faire se prendre en charge dans l'exercice d'une discipline intellectuelle sévère quant aux horaires, aux thèmes, au niveau élevé des enseignements.

C'est dans ce contexte que le texte intitulé "Propagande et Culture" doit être replacé. On me permettra d'observer qu'il n'y est pas question de collaboration, encore moins d'antisémitisme : la question juive n'était pas à l'ordre du jour; nos camarades juifs étaient parmi nous, dont le cher Roger Ikor, un de mes plus proches. Deux choses m'étonnent moi-même dans ce texte (quelles que soient les manipulations dont il est issu dans son état publié) : c'est, d'abord, la brutalité de l'exorde (qu'il ne faut pas non plus tronquer): "S'il est une leçon politique de notre défaite que nul ne puit contester, c'est qu'aujourd'hui nous n'avons plus le choix entre un régime autoritaire et un régime parlementaire. La seule question est de savoir quelle autorité il nous faut, quelle autorité nous appelons de nos vœux. C'est bien cette affirmation de base qui nous rassemble" (suit une phrase sur laquelle je reviendrai plus loin).

C'est, ensuite, l'éloge de la culture dirigée, de la propagande d'Etat. Mais ce qui ne peut non plus être passé sous silence, c'est le "plaidoyer pour la culture libre" qui prévaut dans la suite : "Les essais de culture dirigée ont toujours échoué. Une atonie intellectuelle en a régulièrement résulté. Un Etat qui ne ménage pas au sommet de la machine sociale la soupape de l'autocritique et de la libre recherche est condamné à la décadence : l'académisme dans l'art, le philistinisme des mœurs, le caporalisme de la pensée en sont le signe précurseur. L'Etat a besoin de ménager des forces éruptives, de les laisser filtrer par le haut de l'édifice; sans un certain bouillonnement, sans un certain choc d'idées, il n'y a pas de création. La création est une fonction de la liberté." D'où l'exercice final d'équilibriste, à la faveur duquel la propagande est justifiée au bas de la pyramide du pouvoir, et la culture libre au sommet. L'article se termine par un trait peu admirable d'éloquence : "Sur la base de cette pyramide pourra et devra se dresser la libre flèche de la culture dont la fine pointe est la lutte de l'homme avec ses dieux" (salut à Bergson !).

C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 1940 j'ai intégré la condamnation de la IIIème République à des exercices plus ou moins utopiques de reconstruction, combinant liberté et autorité avec une certaine mauvaise conscience (parlant de mauvaise conscience, une phrase m'intrigue, peut-être mal transmise, et en tous cas mal écrite; elle vient juste après l'exorde cité plus haut : « ... Ces lignes où je ferai entendre des voix parfois différentes, mais nullement discordantes des scrupules que je me sens particulièrement chargé de délivrer » (?) Quoi qu'il en soit des équivoques de ce texte, qu'elles soient dûes à moi, au transcripteur ou au manipulateur, je comprends que cinquante ans plus tard cette tentative puisse être mise au compte d'un manque de discernement politique, voire d'une trahison des idéaux des Lumières, à la charge d'une poignée d'agrégés de philosophie, d'histoire, de lettres, etc. ... Je n'ai rien à répliquer à ces censeurs, sinon que mon orientation ultérieure vaut désaveu.

Il est important, en effet, pour la compréhension de cet épisode idéologique de rappeler que dès mon retour de captivité en 1945, je suis dirigé par mon ami André Philip vers le Collège Cévenol, dont on connaît l'admirable engagement à l'égard des enfants juifs; c'est là que je passai trois années merveilleuses, en proie au doute, partagé entre ma vieille attirance pour la non violence et mon sens croissant de l'institution assumée avec ses résidus de violence. Hésitation et doute qui trouvent leur prolongement le plus significatif dans ma participation aux événements de 1968.

C'est par rapport à cet "avant" et à cet "après" que je m'emploie à comprendre la discontinuité idéologique qu'a constitué ma participation aux "cercles Pétain" en 1940-41

Mais, je l'ai dit plus haut, je ne m'accuse ni ne me disculpe, je suis davantage attaché à me comprendre et à m'accepter. A la fin de sa vie, un homme doit prendre sa vie en bloc, comme on l'a dit de la Révolution française.

Paul RICOEUR